



Courtesy Deutscher Pavillon, photo: Jan Bitter

Isa Genzken, *Oil* (détail)

REPORTAGE **VENISE CAPITALE DE L'ART**

LES VISAGES DE L'ART

Signe des temps : le fric est à nouveau chic à Venise. Ce qui n'empêche pas la 52^e Biennale d'art contemporain de prendre des airs morbides ou de tenter l'étrange et la mixité. De Sophie Calle à Malick Sidibé, de Félix González-Torres à Isa Genzken, déambulation sur les canaux d'une manifestation éclatée.

Par **Jean-Max Colard et Claire Moulène**



REPORTAGE VENISE CAPITALE DE L'ART

Courtesy galerie Yvon Lambert, photo Matthias Vries

Francesco Vezzoli, *Democracy*

De Thomas Mann ou de Luchino Visconti il ne restait plus grand-chose vendredi 8 juin au soir, à l'Hôtel des Bains du Lido. Oublié *La Mort à Venise* et ses amours platoniques, place au chic et au fric, aux noces estivales et confuses de l'art et de la mode : autour de la piscine, un petit monde de l'art est venu assister à un concours de natation et d'élégance, où les artistes, filles et garçons en maillot de bain Hermès, s'adonnent à des nages improbables commentées en direct par le drolatique artiste belge Eric Duyckaerts. Au final, c'est la joyeuse troupe exhibitionniste et agitée des Gelitin qui remportera haut la main le gros lot : un petit Lion d'or en plastique.

Comme quoi la Biennale est un lieu où se rencontre non pas seulement le monde de l'art, mais où des mondes de l'art, parfois radicalement différents, se croisent, s'exposent et se donnent à voir simultanément. Moment anecdotique sans doute que cette baignade au Lido, mais elle donne bien l'air de Venise où, en marge des traditionnelles expositions dans les Giardini et à l'Arsenal, se déroulent événements artistiques et performances mondaines, dîner de François Pinault et soirée Gucci au Palazzo Grassi, sans compter enfin le concert des Scissors Sisters dans l'ancien aéroport du Lido. Signes superflus que l'art contemporain est définitivement redevenu un lifestyle huppé, un accessoire upper-class à nouveau soluble dans le glamour et la jet-set.

> La Biennale adopte une ligne politically correct, qui se contente de saupoudrer du politique dans l'esthétique.

Pourtant, cette 52^e édition déploie plutôt, loin des paillettes nocturnes, un paysage assez mortifère. Au menu des réjouissances : une exposition posthume et même un enterrement pour Félix González-Torres (mort en 1994) et son œuvre sublime de minimalisme, revisitée au pavillon américain. Mais aussi, dans l'exposition internationale, une salle consacrée aux morts plus ou moins récents de l'art contemporain (avec Sol LeWitt ou Chen Zhen en tête d'affiche), une autre entièrement dédiée aux cimetières et aux squelettes, dont ce mur sur lequel Emily Jacir, une étudiante de Berkeley, a dessiné le visage des soldats américains morts en Irak. En amont, c'est la vidéo de Paolo Canevari qui retient l'attention : en plan fixe, elle montre un enfant jouant au football avec un crâne humain devant un immeuble de Belgrade bombardé par l'Otan en 1999.

Mais au fond, ces litanies de morts ne font pas une messe noire, et peu d'émotions s'en dégagent. Car tout dans l'exposition conçue par le critique d'art américain Robert Storr tourne au lisse, au muséal, à la désactivation des œuvres, à l'ennui plus qu'au deuil. Exception faite pour le film de Sophie Calle sur la mort de sa mère, sur son dernier souffle de vie, œuvre intime et extime qui, de loin en loin, fait songer aux autofilmages ultimes d'Hervé Guibert sur son lit de mort – hormis cette expérience-limite, donc, aucun spectre ne sort vraiment du mausolée.

Il faut dire qu'à l'Arsenal, cette année, on était loin des frasques dégoûtantes et burlesques

> BHL et Sharon Stone dans *Democracy* : plus cynique que critique, une œuvre qui respire à plein nez le nouvel esprit du capitalisme.

d'un John Bock en 2005, loin des installations monumentales et tonitrueuses des Californiens McCarthy et Jason Rhoades en 1999 – ce dernier lui aussi décédé cette année, et auquel la Biennale rend hommage avec un vaste ensemble de néons désaccordés. Loin aussi des expériences politiques altermondialistes de l'*Utopia Station* en 2003 : à l'Arsenal, la Biennale adopte au contraire une ligne *politically correct* qui se contente de saupoudrer du politique dans l'esthétique, jusque dans le pavillon africain, inauguré pour la première fois.

Quelques perles rares jalonnent néanmoins ce parcours un peu conservateur : la très belle intervention de Tatiana Trouvé par exemple, totalement déconnectée du contexte, toute en jeu de miroirs et vitrines interposées ; le film faussement documentaire de Melik Ohanian sur la répression au Chili dans les années 70 ; les maquettes rêveuses du couple Kabakov et ce dessin – animé, modeste et répété par Francis Alÿs – d'un cirage de chaussure, où se dévoilent mine de rien les travers de l'exploitation et de la précarité.

A droite toute. Le comble de l'involution politique revient à l'Italien Francesco Vezzoli : son installation prend la forme d'une arène où se diffusent face à face les spots publicitaires de deux prochains candidats aux élections américaines. Belle et au top de la *credibility*, l'actrice Sharon Stone joue le rôle de la candidate républicaine Patricia Hill, tandis qu'en face c'est Bernard-Henry Lévy et ses faux airs de George Washington qui incarne le candidat démocrate Patrick Hill ! Bluffante dès le premier regard, cette vaste installation vidéo reprend les codes de la rhétorique télévisuelle, rejoue le cirque médiatique des élections présidentielles. Mais plus cynique que critique, *Democracy* respire à plein nez le nouvel esprit du capitalisme, et son art de largement digérer les critiques situationnistes d'antan contre la société du spectacle. Comble de cynisme, Vezzoli reconnaît d'ailleurs s'être fait (re)commander le choix de BHL, par François Pinault. Alain Minc, aperçu le soir du vernissage, faisait-il aussi partie du casting ? Chacun a le monde de l'art qu'il mérite.

Changement de décor, et retour en esthétique : dans les Giardini, l'un des plus beaux pavillons nationaux est celui où l'Allemande Isa Genzken met en scène une sorte d'"Odysée de l'espace" glacée, néo-baroque et immobilisée dans le bromure. Entre sculpture, collage et installation, elle offre le spectacle désarmant d'animaux empaillés, de squelettes miniatures, de spatonautes cryogénisés, de personnages-valises comme autant de **■■■/**

ENTRETIEN MALICK SIDIBÉ

Récompensé à Venise pour l'ensemble de son œuvre, Malick Sidibé est le premier photographe et le premier Africain à recevoir un Lion d'or. Rencontre dans son studio à Bamako.

MAGIC MALICK



ENTRETIEN > Vous êtes ici entouré de centaines de clichés qui témoignent d'un demi-siècle de travail. Vous souvenez-vous de vos débuts ?
Malick Sidibé – Au départ, j'ai travaillé avec un photographe français (*Gérard*

Guillat, surnommé "Gégé la pellicule" – ndlr), j'étais son premier employé. C'était en 1955. Je suis devenu ce que je me plais à appeler "le classeur de ses négatifs". Trois ans plus tard, j'ai monté le Studio Malick ici même, dans le quartier de Bagadadji. Je prenais alors des photos de mariages, de baptêmes. La photographie était essentiellement liée aux cérémonies. C'était comme un témoignage de ces moments précieux de la vie.

Vous avez acquis une notoriété mondiale et êtes régulièrement convié à l'étranger. Or vous revenez toujours à Bamako, dans ce studio où l'on peut vous trouver à l'œuvre du lundi au dimanche...

D'abord, j'ai ici une famille nombreuse à nourrir. A l'étranger, je me déplace pour le travail. Et puis, d'un point de vue pragmatique, je crois qu'il me serait trop compliqué de déménager toutes mes affaires, tant il y a de photos dans ces deux petites pièces (*le studio de Malick Sidibé est composé de deux petites pièces d'une dizaine de mètres carrés chacune, remplies à craquer de boîtes de négatifs et d'appareils photo de toutes époques – ndlr*). Tous mes négatifs sont réunis entre ces murs. Une fois, on m'a offert de l'aide pour trier ces archives, des gens sont venus me proposer de numériser mes photos. Ils ont vite été effrayés par le nombre de négatifs et ont préféré m'apporter des boîtes supplémentaires.

Cela ne vous empêche pas de beaucoup voyager...

Chez vous notamment ! Je suis venu en France en 2006 pour l'exposition *Portraits croisés Bamako/Bretagne* (invité par l'association *Gwin Zegal* à photographier les habitants de la communauté de communes de Lanvollon-Plouha – ndlr).

Vous pouvez voir certains clichés exposés à l'entrée de mon studio. L'idée était de photographier les Bretons comme j'ai toujours photographié les Maliens ici dans mon studio, assis ou debout, devant un mur.

Vous avez beaucoup photographié la musique, que ce soit à travers des photos d'artistes ou celles de soirées dansantes...

Dans les années 60, la musique occidentale a commencé à émerger dans le pays. A Bamako, c'est à travers elle que les jeunes ont pu se rebeller, davantage, je pense, qu'à travers la politique. J'ai aimé photographier les Maliens en train de danser car c'étaient toujours de véritables moments d'insouciance. C'était une chance qu'ils ne me remarquent pas, ne fassent pas attention à ma présence. Il y avait deux sortes de danseurs : les "zazous", et les "yé-yé", qui étaient toujours de milieux moins riches. Je pouvais prendre en photo tout le monde. Tous les groupes qui dansaient bien, je les ai photographiés. C'était presque devenu un critère (*rites*). C'était une période culturellement riche.

Comment l'avez-vous vécue ?

Mon travail m'a permis d'être le témoin du changement

de la jeunesse dans le pays. Je me souviens, à travers mes photos, avoir constaté le moment où les filles ont commencé à "happer les garçons". Elles se sont mises à mieux s'habiller qu'eux. Il y avait des fêtes, des disques, la musique yé-yé. C'est pourquoi beaucoup de mes photos sont très gaies, très joyeuses. Elles montrent un autre côté de l'Afrique, que beaucoup ignorent.

En dehors de ces photos de fêtes, vous êtes surtout célèbre pour vos portraits...

C'est une tout autre chose. Lorsque je réalisais leur portrait, les gens se préparaient, ils se faisaient beaux, posaient devant l'appareil, montraient une face et pas l'autre, ou se maquillaient. Je pense que les portraits dévoilent une autre vérité.

La tradition griotique perpétue la mémoire de l'Empire mandingue à travers des milliers de chansons. Avez-vous la sensation que votre travail s'approche de cette démarche, qu'à travers

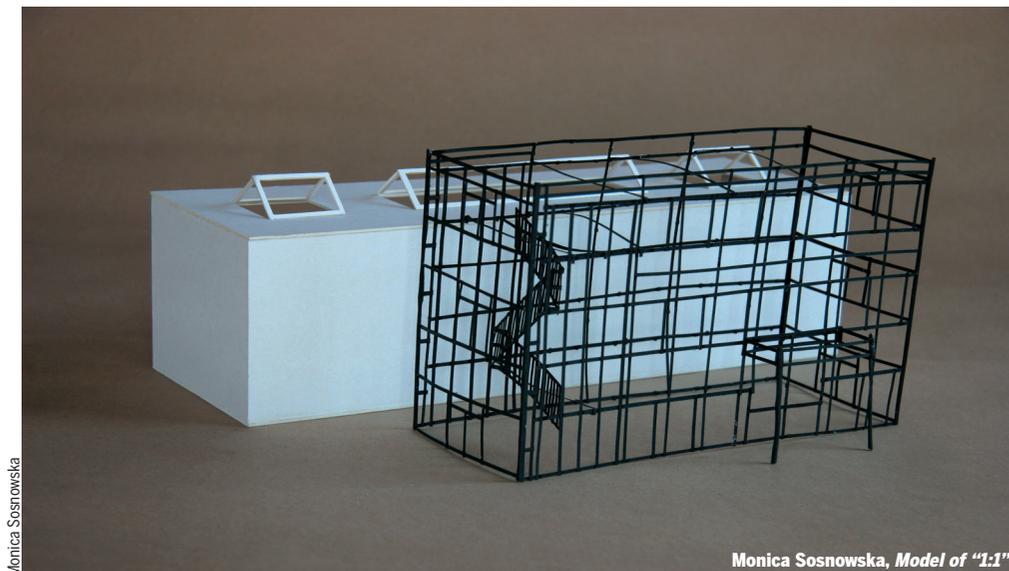
les portraits des Maliens vous avez livré un témoignage de votre pays ?

Je me suis appliqué à photographier les gens et leur quotidien. Mon métier, c'était de faire des portraits, pas de faire de la photographie politique. Ça, ça relevait plutôt d'une tradition anglo-saxonne. Peut-être qu'au final vous pouvez dire que mon travail a une dimension historique, mais j'ai simplement photographié aussi bien des anonymes que des musiciens, des athlètes que des footballeurs. Seydou Keita avait commencé ce travail avant moi. J'ai à mon tour essayé d'immortaliser des images qui, mises côte à côte, dépeignent le Mali. Si vous vous rendez en Afrique du Sud ou en Côte d'Ivoire, vous ressentirez l'influence des pays anglo-saxons. Vous vous retrouverez face à des grands buildings, vous serez presque en Amérique. Il n'y a pas de choses comme ça à photographier ici, mais il y a beaucoup de personnes. Cela explique sans doute ma démarche. **Propos recueillis par Johanna Seban**



Malick Sidibé

REPORTAGE VENISE CAPITALE DE L'ART



Monica Sosnowska

Monica Sosnowska, Model of "1:1"

■■■ survivants. Somptueux et étrange. Plus loin, Monica Sosnowska se livre à un geste radical : comme on glisse un bateau dans une bouteille, elle a fait entrer dans le pavillon polonais une immense architecture industrielle, noire et brisée.

Ailleurs, on peut (ou pas) se laisser happer par le dispositif quasi carcéral (ou vieillot) du Néerlandais Aernout Mik, ponctué d'images d'arrestations et de fouilles au corps, tandis que l'artiste canadien David Altmejd se perd pour les uns dans un paysage serti de diamants et d'animaux empaillés, pour les autres dans une quincaillerie kitschissime. Attention, avis divergents : heureusement c'est aussi ça la Biennale de Venise.

Quant à Sophie Calle, assortie de son commissaire choisi Daniel Buren, elle développe à fond, et jusqu'à l'usure, son projet simplissime et encore très intime (une lettre de rupture envoyée par un de ses amants, et qu'elle est allée faire

commenter par 107 femmes actrices, historiennes ou criminologues). Mais pour les amateurs, la vraie surprise tient à la forme de son exposition, où elle fait éclater son répertoire habituel fait de collages texte-images, varie les échelles, les formats et les natures d'images comme de textes, donnant une nouvelle visualité à son œuvre (cf. entretien page 45).

Pour continuer dans la divergence et dans les mondes opposés de l'art, rien de mieux que de visiter l'un après l'autre le Museo Fortuny et le trop clinquant Palazzo Grassi, où François Pinault montre un deuxième volet de sa collection. Dans une architecture coffrée, laquée et hypercorporate du Japonais Tadao Ando, qui fait disparaître le

palais italien et nous téléporte dans les galeries huppées de Chelsea plutôt qu'en plein Venise, l'exposition *Peinture-Sculpture* nous offre une vision très marché de l'art, et un lot très attendu d'artistes aussi importants que Mike Kelley ou Franz West, mais comme vidés ici de leur substance et de leur énergie.

A l'inverse, et en marge d'une Biennale bien lisse, c'est au Museo Fortuny, palais vénitien fermé depuis plus de vingt ans, que l'on déniche cette année les plus beaux trésors : intitulée *Artempo*, et prenant l'allure d'un cabinet de curiosités, l'exposition de Jean-Hubert Martin mélange des œuvres contemporaines et des objets extraits de l'extraordinaire collection de l'antiquaire belge Axel Vervoordt. Masques mortuaires de doges, crânes sculptés, boas empaillés, miroir à rêves côtoient vidéos et peintures, jusqu'à cette rencontre radicalement zen d'un bouddha du XIII^e siècle et des peintures infiniment grises de Roman Opalka. L'un des plus grands moments, véritablement esthétique, de cette Biennale de Venise. ■

FLAMBÉE DES PRIX

La Biennale de Venise s'ouvre au public sans que le palmarès ait été établi. Un seul Lion d'or a déjà été décerné, au photographe malien Malick Sidibé pour l'ensemble de son œuvre. Les autres le seront en septembre. Sans attendre, nous avons dressé notre palmarès... et réinventé quelques catégories.

PALME D'OR

Après le film *4 mois, 3 semaines et 2 jours* primé à Cannes, Palme d'or à Venise pour l'expo du pavillon roumain squatté par quatre jeunes artistes qui ont saturé l'espace au moyen de gros monuments cheap, obélisque en béton et panthéon de matières dégradées. Énergique réflexion sur le rapport au passé sanctifié, saccagé et tenace.

PRIX DE L'ENTRETIEN DE PREMIÈRE CLASSE

Le pavillon américain tamise la lumière, déroule une des guirlandes d'ampoules de Félix

González-Torres et dépose là une pile de posters. Avec un des murs tapissé d'une affiche représentant un oiseau planant sur l'horizon infini, l'expo, posthume, bat un peu de l'aile. Et vire au funeste hommage.

PRIX DU MEILLEUR PAVILLON

La sculptrice Isa Genzken met le pavillon allemand sens dessus dessous et en fait un mausolée miroitant, habillé en extérieur de plastique orange de chantier. À l'intérieur, des boudruches astronautes dominant des rangées de valises et des colifichets bon marché.

Genzken, *material girl* d'un pavillon synthétique.

PRIX DU MARCHÉ

Les Anglais savent mieux que personne pourquoi ils sont là. Si l'on en croit le pavillon habité par Tracey Emin, c'est pour faire pareil que dans une galerie. Du coup, les pièces de l'artiste ne prennent pas assez la mesure du lieu et passent sans complexe du trash version *young british artist* à la bourgeoisie *Financial Times*.

GRAND PRIX DU JURY

Pas de raison d'envoyer une lettre de rupture à Sophie Calle : le pavillon français – qui donne



Ellsworth Kelly, Red Relief with White, 2007

Ellsworth Kelly, courtesy Matthew Marks Gallery

beaucoup à lire – est tramé comme une histoire qui regarde tout le monde et que personne ne se prive de commenter. C'est entre l'auberge espagnole et la loge de la concierge, là où on lit le courrier du cœur.

PRIX DU PAVILLON INTROUVABLE

Au bout de l'Arsenal, mais sur l'autre rive, l'expo foutraque curatée par Franz West reste assez inaccessible. Sauf à s'embarquer sur un des radeaux fabriqués par le groupe Gelitin. L'expo naufragée, peuplée des statues médiévales-pop de Sarah Lucas, d'un ours plumé de Paola Pivi et traversée par une roue de hamster hystérique, fait tressailler une Biennale trop bien dressée.

PRIX JET-SET

Pour Sharon Stone cambrée et hiératique sur ses talons

hauts menant campagne pour l'élection à la Maison Blanche dans un spot d'une minute réalisé par Francesco Vezzoli. Qui file le même rôle en face à BHL. Venise VIP.

PRIX JEUNESSE

Parmi les éléphants de la Biennale, l'immense Ellsworth Kelly qui a envoyé à Venise ses toutes dernières abstractions géométriques. A plus de 80 ans, le bonhomme n'a rien perdu de sa jeunesse.

PRIX DÉCOUVERTE

Né en 1980, l'artiste Armando Lulaj nous émerveille au pavillon albanais avec un dispositif vidéo poétique et politique qui rappelle les meilleures performances de Francis Alÿs. Ou le destin tragique d'un bloc de glace éphémère juché sur une décharge à ciel ouvert. **Judicaël Lavrador**